Elle se lève, et sans songer à se vêtir, courut à la chambre de son frère.

Dans son lit, Maurice râlait.

Au milieu de la chambre, Laure, étendue par terre de tout son long gisait évanouie.

—Mon Dieu !..... murmura la petite en se précipitant, une autre membrane !..... Maman a eu tellement peur qu'elle s'est trouvée mal, sans pouvoir nous appeler.

Et sans crier, sans prévenir Roselin, qui dormait dans l'autre chambre les poings fermés, et de ce sommeil lourd qui suit les fatigues extraordinaires, la fillette se précipite vers son frère.

Un quart d'heure après, lorsque Laure, revenue seule de son évanouissement, eut la force de se relever, elle vit à la lueur de la petite lampe qui éclairait la chambre un spectacle inoubliable.

Penchée sur le lit, Henriette de toutes ses forces, aspirait dans la canule, ainsi que l'avait fait le docteur.

Dans l'assiette placée sur la table de nuit, une membrane se voyait, toute nacrée blanchâtre, aussi sanguinolente que l'autre, mais moins longue.

Seulement, celle là évacuée, l'enfant n'avait pas été débarrassé, et la courageuse fillette, comprenant qu'il y en avait une autre, s'était mise à aspirer de nouveau.

Comme une folle, Laure se précipita.

—Ah! s'écria-t-elle, c'est moi qui devrais être à ta place, mon adorée..... Moi, mauvaise mère !..... Lâche..... Faible..... sans force !..... N'est-ce pas à moi à prendre la mort s'il le faut, pour lui rendre la vie !.....

Sans quitter son héroïque besogne, Henriette de la main lui fit signe de se taire.

—Non, dit Laure, ôte-toi, je t'en supplie !..... Je ne veux pas..... Non, je ne veux pas que tu continues !..... Mon Dieu !..... mon Dieu !..... s'il allait m'arriver un nouveau malheur !..... Obéis-moi, enfant, je le veux !

Oui, elle lui obéit; mais avec une sœur de triomphe aux yeux, son fin visage rayonnant d'une expression d'amour et de dévouement sans nom, la membrane aux lèvres.

La respiration de Maurice était redevenue calme, profonde, facile.....

Laure tomba à genoux, sanglotante, épuisée.

—Ah! s'écria-t-elle au milieu de ses larmes, il est sauvé..... mon Minou..... et sauvé par toi !.....

Mais l'enfant secours vite la formidable émotion que faisait naître le bouleversement de Laure !

—Vite, maman, dit elle, donne-moi l'eau et l'acide phénique !.....

Maurice, en effet, était sauvé. Sauvé par le courage héroïque de la vaillante enfant.

La convalescence marcha vite

Mais ce fut au tour d'Henriette de tomber malade.

Laure en faillit devenir folle d'angoisse et de douleur.

Tandis qu'avec son doux sourire d'ange, la petite malade disait à son frère :

—Ne te tourmente pas, mon Minou, je suis si heureuse que je ne peux pas être bien malade..... Car le bon Dieu a exaucé mes prières, tu se guéri !.....

—Par qui, ma Souriquette, qui m'as pris mon mal, chère petite sœur, disait Maurice en pleurant.

Laure, désespérée, s'accusait, se maudissait, répétant :

—Ah ! c'est moi, c'est moi qui suis dû m'exposer à ce terrible danger !..... Ah ! pourquoi le courage m'a-t-il manqué ! ..... Pourquoi devant la mort que je croyais voir planer sur le lit de Maurice, me suis-je évanouie ?..... Ma fille ne serait pas là, la chérie !

Enfin, Dieu eut pitié des souffrances de ces pauvres gens.

Le mal d'Henriette ne fut point, de beaucoup s'en fallut, aussi grave que ce lui de Maurice.

L'angine ne dégénéra pas en croup.

Une médication énergique, secondée du reste par l'intelligence et la volonté de la petite malade, eut raison de cette nouvelle épreuve.

Et le mois ne s'était pas écoulé que Minou et Souriquette, plus unis que jamais, s'en allaient encore par le quartier, leur petit panier au bras, la main dans la main, tandis qu'autour d'eux, avec une sympathie encore plus grande, plus que jamais aussi, chacun répétait :

—Mais voyez donc s'ils sont gentils, s'il y a rien au monde de plus joli que ces deux gamins-là !.....

Ce qui augmenta surtout, ce fut l'amour vraiment maternel, intense, extraordinaire, de Laure pour sa fille d'adoption.

Maintenant, au premier motif d'affection et de reconnaissance, dans le cœur délicat de la jeune femme, un autre était

Henriette n'était plus seulement la compagne affectueuse et dévouée de sa petite morte, celle qui était venue distraire la longue agonie de la pauvre tête, et panser sa blessure maternelle, à elle malheureuse mère désespérée.....

Elle était aussi maintenant le sauveur de Maurice, son fils unique, son premier né..... l'héroïne bénie qui lui avait conservé, au prix de sa propre vie.....

IX

LE PÈRE.

Un soir d'hiver, l'appétit de Roselin se trouva plus impérieux qu'à l'ordinaire, et le pain manqua avant la fin du dîner..... Henriette, aussitôt, descendit seule pour aller en chercher d'autre.

Mais au lieu de revenir avec sa rapidité ordinaire, elle demeura au contraire assez longtemps à remonter.

—Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! répétait Laure sur tous les tons.

Et elle se penchait à la fenêtre, cherchant à percer l'obscurité profonde; on bien assise sur sa chaise, elle restait l'oreille au guet, concentrant toute son attention vers le moindre bruit lui annonçant le retour de la fillette.

—Je t'en prie, Roselin, dit elle enfin à son mari, va voir ce qui la fait passer. Ce n'est pas naturel, surtout chez Henriette si alerte, si raisonnable et qui ne s'arrête jamais nulle part.

Vallauris allait faire ce que sa femme lui demandait, lorsqu'on entendit la porte du petit logement s'ouvrir et se refermer.

Laure se leva toute droite :

—Eh bien, dit-elle, est ce toi ?

—Oui, maman, répondit l'enfant.

En même temps, elle parut, sa petite capeline sur ses blonds cheveux, son pain dans ses bras.

Son adorable visage si fin et toujours rose d'habitude était affreusement pâle; ses beaux yeux de la couleur du ciel étaient entourés d'un large cercle de bistre.

—Qu'as-tu ? s'écria Mme Vallauris habituée à lire sur les traits exquis de l'enfant comme sur un livre ouvert.

Il t'est arrivé quelque chose ?.....

—Non, répondit la fillette, je n'ai rien.

—Ah ! tu ne me dis pas la vérité..... j'en sais sûre!

Henriette mit un doigt sur ses lèvres.

—Tais-toi, lui dit-elle très bas, quand nous serons seules, je te raconterai tout.

—Il y a donc quelque chose ?

—Oui, mais tais toi !

Il sembla à la jeune femme, ce soir-là, que jamais Roselin n'irait se coucher; quant à Maurice, il fit lentement mis au lit, sous prétexte qu'il faisait très froid, et qu'il avait vite fatigué.

Cette soirée de famille, d'ordinaire longue et douce, dans l'intimité du foyer, pour la première fois parut insupportable à Laure, d'une langueur qu'elle abrégea du reste de tous ses efforts.

Enfin, elle se trouva seule avec la fillette, dans la petite chambre que celle-ci avait reprise, depuis la guérison de Maurice.

—Qu'est-ce que c'est ? telle furent les premiers mots de Mme Vallauris.

—Papa est-il couché? demanda Henriette.

—Oui, oui.....

—Et il dort ?.....

—Je le crois.

—Il ne pourra nous entendre ?

—Je ne pense pas, mais pourquoi toutes ces questions ?

—Parce que j'ai juré que toi seule, maman, saurais ce que je vais te dire.

—C'est étrange.

—Oh ! oui.

—Voyons, parle.

—Tu ne le répéteras pas ?

—Non.

—Tu parole d'honneur ?

—Je te la donne.

—Alors je suis tranquille. Eh bien, comme je venais de sortir de la maison pour aller chercher du pain, j'ai vu un monsieur qui avait l'air très comme il faut, se détacher du mur contre lequel il était adossé, paraissant attendre quelqu'un, puis il s'est mis à me suivre.

Il est passé sous le réverbère, et là j'ai levé les yeux et je l'ai bien examiné.

—Ah !..... et c'est la première fois que tu l'as vu ?

—Je ne le crois pas. Il me semble au contraire l'avoir souvent rencontré ces jours derniers quand je sortais avec Maurice, ou que je revenais de l'école avec lui.

—Comment est il, ce monsieur ?

—Grand, courbé, la physionomie très sympathique, les yeux doux et bons, mais si pâle, si pâle..... et l'air si malade !

—Il t'a parlé ?

—Ce soir oui. Pas les autres fois.

—Ah! que t'a-t-il dit ?

—Attends, je vais te le raconter. Il m'a donc suivie. Et chose étrange, il ne me faisait pas peur, au contraire.

—Comment, au contraire ?.....

—Oui, ses yeux sont si bons, et sur son visage il y a une expression de si grande tristesse que j'aurais voulu aller vers lui et le consoler. Je l'ai tout de suite reconnu. En sortant de chez le boulanger, il m'a accostée.

—Ah !.....

—Vous êtes bien la petite Henriette Vallauris ? m'a-t-il demandé.

—Oui, monsieur, ai-je tout naturellement répondu.

—Cette qui a été élevée par la pauvre épouse Clémence Foulon ?

[illegible] fait un mouvement.

[illegible]tte le vit, et continua :

—Tu es étonnée, n'est-ce pas, maman ?

—Très étonnée, mais continue.

—Je n'ai pas eu une seule minute l'idée de nier, quoique le sache bien que tu ne veux pas que l'on connaisse rien de notre vie d'autrefois. Alors, j'ai simplement incliné la tête.

—Que s'est-il passé ?

—Il a paru en proie à une violente émotion, de grosses larmes couvraient son visage, il m'a dit :

—Mon enfant, permettez-moi de vous embrasser.....

Et sans attendre ma réponse, il m'a prise dans ses bras et m'a couverte de baisers et de larmes.

Laure était plus pâle qu'une morte.

L'enfant, sans voir l'émotion de la pauvre femme, poursuivit son récit :

—Tannais maman, tu ne pourrais croire ce que j'ai éprouvé dans les bras de cet inconnu, sous ses caresses.

—Quoi donc, ma fille ?

—Oh! quelque chose d'extraordinaire!..... Je trouvais que c'était bon et chaud ces baisers, bon et chaud comme tout!..... J'aurais voulu y rester toujours.

—Et moi, alors, méchante fille ?.....

—Oh ! oui, et elle en se jetant dans ses bras, ta maman, ta domines tout !.....

Sous les caresses doux Souriquette la couvrit, Laure oublia un peu l'atroce jalousie qui depuis un instant lui dévorait les entrailles.

—Et puis ? demanda-t-elle, c'est tout ?.....

—Non, il y a encore autre chose.

—Ah! quoi donc!.....

—L'inconnu m'a accompagnée. A la porte de la maison, il m'a dit :

—Ne parlez de notre rencontre à personne.

Je l'ai promis, tout en disant néanmoins :

—A personne, oui, mais maman doit être excepté. Elle n'est pas quelqu'un, elle.....

—Ah! que tu me fais du bien, ma Souriquette.

—N'était-ce pas naturel ?.....

—Certes !..... Mais lui, qu'a-t-il répondu ?

—Soit, à votre maman, vous pouvez tout confier, mais à condition qu'elle ne le répétera à personne.

—J'ai juré pour toi, maman.

Alors il a ajouté :

—Dans quelques jours, du reste, je viendrai la voir comme je le lui ai promis.

Laure, depuis le commencement de l'entretien, était convaincue que cet étranger était celui qui était déjà venu chez la concierge de la rue Fontaine-au-Roi le lendemain de l'incendie, le même qui avait donné le billet de mille francs, et auquel elle avait écrit bureau restant, place de la Bourse.

Au à certaines paroles de la fillette, elle ne garda plus aucun doute.

Mais pourquoi avait-il guetté l'enfant? Pourquoi surtout avait il voulu la voir seul, en tête-à tête, loin d'elle ?

Laure ne tarda pas à en avoir l'explication.

—Maman, dit Henriette, en me quittant le monsieur m'a donné quelque chose.

—Ah ! Quoi donc ?

—M'a passé un cordon au cou et m'a dit : Gardez précieusement ceci, sans jamais le montrer à personne, cela vous appartient.

En disant ces mots, Henriette tira de sa robe un petit cordon noir, que Laure n'avait pas encore aperçu.

Un large médaillon d'or mat, presque aussi grand que les petits miroirs que les élégantes disséminent dans leur poche, était au bout.

—Qu'y a-t-il dedans ? demanda Mme Vallauris.

—Je ne le sais pas, dit la fillette, je n'ai pas eu le temps d'y regarder.

—Voyons.

Mais le médaillon ne paraissait pas devoir s'ouvrir.

On il était scellé, ou bien il était fermé par quelque ressort caché, impossible de découvrir.

Laure eut beau presser l'anneau comme dans les montres anciennes, elle eut beau le tourner et le retourner, impossible de détacher ses deux côtés l'un de l'autre.

Elles abandonnèrent toutes les deux à leurs recherches, lorsque les doigts délicat une petite fleur très fine, graffichée au milieu de bijou, et dont les couleurs variées teintes formaient dans leurs mêandres capricieux une très légère saillie.

—Maman, dit aussitôt la petite, ça remue !

Laure lui reprit le bijoux des doigts, appuya elle-même plus fortement sur la fleur, et en même temps la fine ouverture des bords s'élargit, se souleva doucement.

Avec un léger mouvement de bascule, le médaillon s'ouvrit sans effort, cette fois et Mme Vallauris étouffa un cri.

En effet, une tête de femme, très jeune, blonde, belle, aux doux yeux bleus foncés, au fin profil suave et exquis, apparaissait devant elle.

Mais ce qui lui avait arraché le cri, c'est que cette femme si belle était la portrait vivant de sa fille à elle, de sa Souriquette si ardemment aimée, et dont son affection maternelle devenait si ardemment jalouse.

Aussi ces mots qu'elle allait prononcer :

—Mais c'est ta mère !..... expirèrent sur les lèvres de Laure.

Sa mère !..... Non, elle n'en avait plus qu'une, cette chère petite : elle, Laure Vallauris, qui l'avait adoptée, recueillie et sauvée..... Elle, qui s'enfuit maintenant au bout du monde pour ne pas la laisser voler !.....

—Est-ce que tu veux porter ce bijou sur toi, ma Souriquette ? demanda-t-elle simplement à la petite.

—Comme tu voudras, maman, répondit la fillette, sans que ses lèvres ou son regard disent qu'elle avait eu la même pensée que Laure concernant l'inconnue.

—C'est que c'est précieux cela, et tu pourrais l'abîmer ou le perdre.

Avec une simplicité charmante, sans l'ombre d'une résistance ou d'un regret apparent, Henriette tendit le médaillon à Mme Vallauris.

—Garde-le-moi, maman, lui dit-elle, tu es si heureuse que je ne peux pas être bien malade..... Car le bon Dieu a exaucé mes prières, tu se guérie !.....

—Par qui, ma Souriquette, qui m'as pris mon mal, chère petite sœur, disait Maurice en pleurant.

Laure, désespérée, s'accusait, se maudissait, répétant :

—Ah ! c'est moi, c'est moi qui suis dû m'exposer à ce terrible danger !..... Ah ! pourquoi le courage m'a-t-il manqué ! ..... Pourquoi devant la mort que je croyais voir planer sur le lit de Maurice, me suis-je évanouie ?..... Ma fille ne serait pas là, la chérie !

Enfin, Dieu eut pitié des souffrances de ces pauvres gens.

Le mal d'Henriette ne fut point, de beaucoup s'en fallut, aussi grave que ce lui de Maurice.

L'angine ne dégénéra pas en croup.

Une médication énergique, secondée du reste par l'intelligence et la volonté de la petite malade, eut raison de cette nouvelle épreuve.

Et le mois ne s'était pas écoulé que Minou et Souriquette, plus unis que jamais, s'en allaient encore par le quartier, leur petit panier au bras, la main dans la main, tandis qu'autour d'eux, avec une sympathie encore plus grande, plus que jamais aussi, chacun répétait :

—Mais voyez donc s'ils sont gentils, s'il y a rien au monde de plus joli que ces deux gamins-là !.....

Ce qui augmenta surtout, ce fut l'amour vraiment maternel, intense, extraordinaire, de Laure pour sa fille d'adoption.

Maintenant, au premier motif d'affection et de reconnaissance, dans le cœur délicat de la jeune femme, un autre était

Henriette n'était plus seulement la compagne affectueuse et dévouée de sa petite morte, celle qui était venue distraire la longue agonie de la pauvre tête, et panser sa blessure maternelle, à elle malheureuse mère désespérée.....

Elle était aussi maintenant le sauveur de Maurice, son fils unique, son premier né..... l'héroïne bénie qui lui avait conservé, au prix de sa propre vie.....

IX

LE PÈRE.

Un soir d'hiver, l'appétit de Roselin se trouva plus impérieux qu'à l'ordinaire, et le pain manqua avant la fin du dîner..... Henriette, aussitôt, descendit seule pour aller en chercher d'autre.

Mais au lieu de revenir avec sa rapidité ordinaire, elle demeura au contraire assez longtemps à remonter.

—Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! répétait Laure sur tous les tons.

Et elle se penchait à la fenêtre, cherchant à percer l'obscurité profonde; ou bien assise sur sa chaise, elle restait l'oreille au guet, concentrant toute son attention vers le moindre bruit lui annonçant le retour de la fillette.

—Je t'en prie, Roselin, dit elle enfin à son mari, va voir ce qui la fait passer. Ce n'est pas naturel, surtout chez Henriette si alerte, si raisonnable et qui ne s'arrête jamais nulle part.

Vallauris allait faire ce que sa femme lui demandait, lorsqu'on entendit la porte du petit logement s'ouvrir et se refermer.

Laure se leva toute droite :

—Eh bien, dit-elle, est ce toi ?

—Oui, maman, répondit l'enfant.

En même temps, elle parut, sa petite capeline sur ses blonds cheveux, son pain dans ses bras.

Son adorable visage si fin et toujours rose d'habitude était affreusement pâle; ses beaux yeux de la couleur du ciel étaient entourés d'un large cercle de bistre.

—Qu'as-tu ? s'écria Mme Vallauris habituée à lire sur les traits exquis de l'enfant comme sur un livre ouvert.

Il t'est arrivé quelque chose ?.....

—Non, répondit la fillette, je n'ai rien.

—Ah! tu ne me dis pas la vérité.....

Henriette mit un doigt sur ses lèvres.

—Tais-toi, lui dit-elle très bas, quand nous serons seules, je te raconterai tout.

—Il y a donc quelque chose ?

—Oui, mais tais toi !

Il sembla à la jeune femme, ce soir-là, que jamais Roselin n'irait se coucher; quant à Maurice, il fit lentement mis au lit, sous prétexte qu'il faisait très froid, et qu'il avait vite fatigué.

Cette soirée de famille, d'ordinaire longue et douce, dans l'intimité du foyer, pour la première fois parut insupportable à Laure, d'une langueur qu'elle abrégea du reste de tous ses efforts.

Enfin, elle se trouva seule avec la fillette, dans la petite chambre que celle-ci avait reprise, depuis la guérison de Maurice.

—Qu'est-ce que c'est ? telle furent les premiers mots de Mme Vallauris.

—Papa est-il couché? demanda Henriette.

—Oui, oui.....

—Et il dort ?.....

—Je le crois.

—Il ne pourra nous entendre ?

—Je ne pense pas, mais pourquoi toutes ces questions ?

—Parce que j'ai juré que toi seule, maman, saurais ce que je vais te dire.

—C'est étrange.

—Oh ! oui.

—Voyons, parle.

—Tu ne le répéteras pas ?

—Non.

—Tu parole d'honneur ?

—Je te la donne.

—Alors je suis tranquille. Eh bien, comme je venais de sortir de la maison pour aller chercher du pain, j'ai vu un monsieur qui avait l'air très comme il faut, se détacher du mur contre lequel il était adossé, paraissant attendre quelqu'un, puis il s'est mis à me suivre.

Il est passé sous le réverbère, et là j'ai levé les yeux et je l'ai bien examiné.

—Ah !..... et c'est la première fois que tu l'as vu ?

—Je ne le crois pas. Il me semble au contraire l'avoir souvent rencontré ces jours derniers quand je sortais avec Maurice, ou que je revenais de l'école avec lui.

—Comment est il, ce monsieur ?

—Grand, courbé, la physionomie très sympathique, les yeux doux et bons, mais si pâle, si pâle..... et l'air si malade !

—Il t'a parlé ?

—Ce soir oui. Pas les autres fois.

—Ah! que t'a-t-il dit ?

—Attends, je vais te le raconter. Il m'a donc suivie. Et chose étrange, il ne me faisait pas peur, au contraire.

—Comment, au contraire ?.....

—Oui, ses yeux sont si bons, et sur son visage il y a une expression de si grande tristesse que j'aurais voulu aller vers lui et le consoler. Je l'ai tout de suite reconnu. En sortant de chez le boulanger, il m'a accostée.

—Ah! .....

—Vous êtes bien la petite Henriette Vallauris ? m'a-t-il demandé.

—Oui, monsieur, ai-je tout naturellement répondu.

—Cette qui a été élevée par la pauvre épouse Clémence Foulon ?

[illegible] fait un mouvement.

[illegible]tte le vit, et continua :

—Tu es étonnée, n'est-ce pas, maman ?

—Très étonnée, mais continue.

—Je n'ai pas eu une seule minute l'idée de nier, quoique le sache bien que tu ne veux pas que l'on connaisse rien de notre vie d'autrefois. Alors, j'ai simplement incliné la tête.

—Que s'est-il passé ?

—Il a paru en proie à une violente émotion, de grosses larmes couvraient son visage, il m'a dit :

—Mon enfant, permettez-moi de vous embrasser.....

Et sans attendre ma réponse, il m'a prise dans ses bras et m'a couverte de baisers et de larmes.

Laure était plus pâle qu'une morte.

L'enfant, sans voir l'émotion de la pauvre femme, poursuivit son récit :

—Tannais maman, tu ne pourrais croire ce que j'ai éprouvé dans les bras de cet inconnu, sous ses caresses.

—Quoi donc, ma fille ?

—Oh! quelque chose d'extraordinaire!..... Je trouvais que c'était bon et chaud ces baisers, bon et chaud comme tout!..... J'aurais voulu y rester toujours.

—Et moi, alors, méchante fille ?.....

—Oh ! oui, et elle en se jetant dans ses bras, ta maman, ta domines tout !.....

Sous les caresses doux Souriquette la couvrit, Laure oublia un peu l'atroce jalousie qui depuis un instant lui dévorait les entrailles.

—Et puis ? demanda-t-elle, c'est tout ?.....

—Non, il y a encore autre chose.

—Ah! quoi donc!.....

—L'inconnu m'a accompagnée. A la porte de la maison, il m'a dit :

—Ne parlez de notre rencontre à personne.

Je l'ai promis, tout en disant néanmoins :

—A personne, oui, mais maman doit être excepté. Elle n'est pas quelqu'un, elle.....

—Ah! que tu me fais du bien, ma Souriquette.

—N'était-ce pas naturel ?.....

—Certes !..... Mais lui, qu'a-t-il répondu ?

—Soit, à votre maman, vous pouvez tout confier, mais à condition qu'elle ne le répétera à personne.

—J'ai juré pour toi, maman.

Alors il a ajouté :

—Dans quelques jours, du reste, je viendrai la voir comme je le lui ai promis.

Laure, depuis le commencement de l'entretien, était convaincue que cet étranger était celui qui était déjà venu chez la concierge de la rue Fontaine-au-Roi le lendemain de l'incendie, le même qui avait donné le billet de mille francs, et auquel elle avait écrit bureau restant, place de la Bourse.

Au à certaines paroles de la fillette, elle ne garda plus aucun doute.

Mais pourquoi avait-il guetté l'enfant? Pourquoi surtout avait il voulu la voir seul, en tête-à tête, loin d'elle ?

Laure ne tarda pas à en avoir l'explication.

—Maman, dit Henriette, en me quittant le monsieur m'a donné quelque chose.

—Ah ! Quoi donc ?

—M'a passé un cordon au cou et m'a dit : Gardez précieusement ceci, sans jamais le montrer à personne, cela vous appartient.

En disant ces mots, Henriette tira de sa robe un petit cordon noir, que Laure n'avait pas encore aperçu.

Un large médaillon d'or mat, presque aussi grand que les petits miroirs que les élégantes disséminent dans leur poche, était au bout.

—Qu'y a-t-il dedans ? demanda Mme Vallauris.

—Je ne le sais pas, dit la fillette, je n'ai pas eu le temps d'y regarder.

—Voyons.

Mais le médaillon ne paraissait pas devoir s'ouvrir.

Ou il était scellé, ou bien il était fermé par quelque ressort caché, impossible de découvrir.

Laure eut beau presser l'anneau comme dans les montres anciennes, elle eut beau le tourner et le retourner, impossible de détacher ses deux côtés l'un de l'autre.

Elles abandonnèrent toutes les deux à leurs recherches, lorsque les doigts délicat sur une petite fleur très fine, graffichée au milieu de bijou, et dont les couleurs variées teintes formaient dans leurs méandres capricieux une très légère saillie.

—Maman, dit aussitôt la petite, ça remue !

Laure lui reprit le bijoux des doigts, appuya elle-même plus fortement sur la fleur, et en même temps la fine ouverture des bords s'élargit, se souleva doucement.

Avec un léger mouvement de bascule, le médaillon s'ouvrit sans effort, cette fois et Mme Vallauris étouffa un cri.

En effet, une tête de femme, très jeune, blonde, belle, aux doux yeux bleus foncés, au fin profil suave et exquis, apparaissait devant elle.

Mais ce qui lui avait arraché le cri, c'est que cette femme si belle était la portrait vivant de sa fille à elle, de sa Souriquette si ardemment aimée, et dont son affection maternelle devenait si ardemment jalouse.

Aussi ces mots qu'elle allait prononcer :

—Mais c'est ta mère !..... expirèrent sur les lèvres de Laure.

Sa mère !..... Non, elle n'en avait plus qu'une, cette chère petite : elle, Laure Vallauris, qui l'avait adoptée, recueillie et sauvée..... Elle, qui s'enfuit maintenant au bout du monde pour ne pas la laisser voler !.....

—Est-ce que tu veux porter ce bijou sur toi, ma Souriquette ? demanda-t-elle simplement à la petite.

—Comme tu voudras, maman, répondit la fillette, sans que ses lèvres ou son regard disent qu'elle avait eu la même pensée que Laure concernant l'inconnue.

—C'est que c'est précieux cela, et tu pourrais l'abîmer ou le perdre.

Avec une simplicité charmante, sans l'ombre d'une résistance ou d'un regret apparent, Henriette tendit le médaillon à Mme Vallauris.

—Garde-le-moi, maman, lui dit-elle, tu es si heureuse que je ne peux pas être bien malade..... Car le bon Dieu a exaucé mes prières, tu se guérie !.....

—Par qui, ma Souriquette, qui m'as pris mon mal, chère petite sœur, disait Maurice en pleurant.

Laure, désespérée, s'accusait, se maudissait, répétant :

—Ah ! c'est moi, c'est moi qui suis dû m'exposer à ce terrible danger !..... Ah ! pourquoi le courage m'a-t-il manqué ! ..... Pourquoi devant la mort que je croyais voir planer sur le lit de Maurice, me suis-je évanouie ?..... Ma fille ne serait pas là, la chérie !

Enfin, Dieu eut pitié des souffrances de ces pauvres gens.

Le mal d'Henriette ne fut point, de beaucoup s'en fallut, aussi grave que ce lui de Maurice.

L'angine ne dégénéra pas en croup.

Une médication énergique, secondée du reste par l'intelligence et la volonté de la petite malade, eut raison de cette nouvelle épreuve.

Et le mois ne s'était pas écoulé que Minou et Souriquette, plus unis que jamais, s'en allaient encore par le quartier, leur petit panier au bras, la main dans la main, tandis qu'autour d'eux, avec une sympathie encore plus grande, plus que jamais aussi, chacun répétait :

—Mais voyez donc s'ils sont gentils, s'il y a rien au monde de plus joli que ces deux gamins-là !.....

Ce qui augmenta surtout, ce fut l'amour vraiment maternel, intense, extraordinaire, de Laure pour sa fille d'adoption.

Maintenant, au premier motif d'affection et de reconnaissance, dans le cœur délicat de la jeune femme, un autre était

Henriette n'était plus seulement la compagne affectueuse et dévouée de sa petite morte, celle qui était venue distraire la longue agonie de la pauvre tête, et panser sa blessure maternelle, à elle malheureuse mère désespérée.....

Elle était aussi maintenant le sauveur de Maurice, son fils unique, son premier né..... l'héroïne bénie qui lui avait conservé, au prix de sa propre vie.....

IX

LE PÈRE.

Un soir d'hiver, l'appétit de Roselin se trouva plus impérieux qu'à l'ordinaire, et le pain manqua avant la fin du dîner..... Henriette, aussitôt, descendit seule pour aller en chercher d'autre.

Mais au lieu de revenir avec sa rapidité ordinaire, elle demeura au contraire assez longtemps à remonter.

—Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! répétait Laure sur tous les tons.

Et elle se penchait à la fenêtre, cherchant à percer l'obscurité profonde; ou bien assise sur sa chaise, elle restait l'oreille au guet, concentrant toute son attention vers le moindre bruit lui annonçant le retour de la fillette.

—Je t'en prie, Roselin, dit elle enfin à son mari, va voir ce qui la fait passer. Ce n'est pas naturel, surtout chez Henriette si alerte, si raisonnable et qui ne s'arrête jamais nulle part.

Vallauris allait faire ce que sa femme lui demandait, lorsqu'on entendit la porte du petit logement s'ouvrir et se refermer.

Laure se leva toute droite :

—Eh bien, dit-elle, est ce toi ?

—Oui, maman, répondit l'enfant.

En même temps, elle parut, sa petite capeline sur ses blonds cheveux, son pain dans ses bras.

Son adorable visage si fin et toujours rose d'habitude était affreusement pâle; ses beaux yeux de la couleur du ciel étaient entourés d'un large cercle de bistre.

—Qu'as-tu ? s'écria Mme Vallauris habituée à lire sur les traits exquis de l'enfant comme sur un livre ouvert.

Il t'est arrivé quelque chose ?.....

—Non, répondit la fillette, je n'ai rien.

—Ah! tu ne me dis pas la vérité.....

Henriette mit un doigt sur ses lèvres.

—Tais-toi, lui dit-elle très bas, quand nous serons seules, je te raconterai tout.

—Il y a donc quelque chose ?

—Oui, mais tais toi !

Il sembla à la jeune femme, ce soir-là, que jamais Roselin n'irait se coucher; quant à Maurice, il fit lentement mis au lit, sous prétexte qu'il faisait très froid, et qu'il avait vite fatigué.

Cette soirée de famille, d'ordinaire longue et douce, dans l'intimité du foyer, pour la première fois parut insupportable à Laure, d'une langueur qu'elle abrégea du reste de tous ses efforts.

Enfin, elle se trouva seule avec la fillette, dans la petite chambre que celle-ci avait reprise, depuis la guérison de Maurice.

—Qu'est-ce que c'est ? telle furent les premiers mots de Mme Vallauris.

—Papa est-il couché? demanda Henriette.

—Oui, oui.....

—Et il dort ?.....

—Je le crois.

—Il ne pourra nous entendre ?

—Je ne pense pas, mais pourquoi toutes ces questions ?

—Parce que j'ai juré que toi seule, maman, saurais ce que je vais te dire.

—C'est étrange.

—Oh ! oui.

—Voyons, parle.

—Tu ne le répéteras pas ?

—Non.

—Tu parole d'honneur ?

—Je te la donne.

—Alors je suis tranquille. Eh bien, comme je venais de sortir de la maison pour aller chercher du pain, j'ai vu un monsieur qui avait l'air très comme il faut, se détacher du mur contre lequel il était adossé, paraissant attendre quelqu'un, puis il s'est mis à me suivre.

Il est passé sous le réverbère, et là j'ai levé les yeux et je l'ai bien examiné.

—Ah !..... et c'est la première fois que tu l'as vu ?

—Je ne le crois pas. Il me semble au contraire l'avoir souvent rencontré ces jours derniers quand je sortais avec Maurice, ou que je revenais de l'école avec lui.

—Comment est il, ce monsieur ?

—Grand, courbé, la physionomie très sympathique, les yeux doux et bons, mais si pâle, si pâle..... et l'air si malade !

—Il t'a parlé ?

—Ce soir oui. Pas les autres fois.

—Ah! que t'a-t-il dit ?

—Attends, je vais te le raconter. Il m'a donc suivie. Et chose étrange, il ne me faisait pas peur, au contraire.

—Comment, au contraire ?.....

—Oui, ses yeux sont si bons, et sur son visage il y a une expression de si grande

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF

ANNONCE JUDICIAIRE.

Succession de Philippe Forget.

Cour Civile de District, pour la paroisse d'Orléans—No 30,085.

PAR ALBERT BRIGNONI, Exécuteur-Testamentaire, No 38 rue Royale, il sera vendu LUNDI, 24 novembre, 1890, à 11 heures A. M., au local No 150 rue Royale, Ste Marie, ne ventre d'Orléans, 73 et 74 rue St Charles, entre Gravier et Commercial Place, dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 22 novembre 1890, à midi, de la propriété ci-après décrite à savoir :

Un terrain avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé dans le Quatrième District de cette ville ; le dit terrain est désigné par le No 53 sur un plan dressé par Jo ph Fi[illegible], ancien voyer, le 17 février 1833, et déposé en l'étude de Wm. Christy, ancien notaire à cette ville ; le dit terrain est situé entre la rue St Marie (ci-devant chemin St Marie) et rue St André (ci-devant chemin St André), et mesure soixante-dix pieds de façade rue Monsoon (dentelement rue St Ansard), cent pieds de profondeur, bornant ligne le séparant du terrain No 52, cent neuf pieds de profondeur sur la ligne le séparant du terrain No 54, et soixante pieds de largeur à l'arrière ; le tout plus ou moins.

Ensemble avec quatre vingt-sept actions du fonds capital de la Banque des Citoyens de la Louisiane y attachées et garanties sur la dite propriété.

Saisie dans la susdite affaire

Conditions : Comptant, une somme couvrant les réclamations de la demanderesse, soit 968, montant du prêt portant 10 0/0 d'intérêt à partir du 1er avril 1883 et une autre somme de $1566 dollars, montant des cotisations sur les dites actions de stock, avec 8 0/0 d'intérêt par an de chacune de cette somme à partir du 1er décembre 1881, et avec 8 0/0 d'intérêt par an sur $174, de cette somme à partir du 1er décembre 1882, et avec 8 0/0 d'intérêt par an sur $174, de cette somme à partir du 1er décembre 1883, et avec 8 0/0 d'intérêt par an sur $174 de cette somme à partir du 1er décembre 1884, et avec 8 0/0 d'intérêt par an sur $174 de cette somme à partir du 1er décembre 1885 et avec 8 0/0 d'intérêt par an sur $174 de cette somme à partir du 1er décembre 1886, et avec 8 0/0 d'intérêt par an sur $174 de cette somme à partir du 1er décembre 1887, et avec 8 0/0 d'intérêt par an sur $174 de cette somme à partir du 1er décembre 1888 et avec 8 0/0 d'intérêt par an sur $174 de ce somme du 1er décembre 1889, et les frais de procédure et de vente et les taxes d'usage et de vente dues sur la dite propriété.

L'acquéreur assumera en outre le crédit de la dette de fonds capital hypothéquée, dûtes sommes avec dus mais sujette à être demandée sous la charte et les lois de la Banque des Citoyens de la Louisiane, à savoir : la somme de $6,204, et l'acquéreur assumera ton et les obligations d'un [illegible] de la Banque des Citoyens de la Louisiane, à savoir : la somme de $6,204, et l'acquéreur assumera ton et les obligations d'un [illegible] de la Banque des Citoyens de la Louisiane, à savoir : la somme de $6,204, et les frais de procédure et de vente et les taxes d'usage et de vente dues sur la dite propriété.

Conditions : Comptant, le prix de la dite propriété vendue, 10 pour cent du prix d'achat devant être payé comptant sur les lieux de la dite vente.

12 nov—13 15 22 29—déc 1 6 12 20

PAR W. I. HODGSON & FILS.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Beaux meubles incluant plusieurs tables élégantes et ameublement de chambre à coucher, coin des rues Commune et Marais.

Succession de H. N. Richter, décédé.

A l'encan pour de comptant.

PAR W. I. HODGSON & FILS—W. I. Hodgson, commissaire, No 15 rue Carondelet—MERCREDI, 19 novembre, 1890, à 11 heures A. M., au local No 305 avenue Tchoupitoulas, entre Julia et la rue Magazine (Commune) coin Marais (ex rue Howard), ses vente de ce qui suit : Premièrement à un ordre de l'Hon. P. A. Moreno, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, en date du 20 octobre 1890 et de la succession de John Irvin, d'après un acte passé pardevant W. J. Castell, ex notaire, le 15 mai 1862.

Conditions—Comptant sur les lieux.

CHAS. W. BROWN.

Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.

27 oct—27—nov 3 10 17 24 29

Avis aux Créanciers

Département du Trésor.

Bureau du Contrôleur de la Circulation (Comptroller of the Currency).

Washington, D. C., 9 juin 1887.

AVIS.

Aux créanciers de la "New Orleans National Banking Association of New Orleans, La.". Insolvable.

Un dividende de 2 pour cent, faisant en tout 22 pour cent, a été déclaré en faveur des créanciers de cette valeur qui seront alors et dont il reste à attendre un dividende futur, consistant en une obligation de la Cie. de Louisiane, bonds de paveurs (bestgee) de N. E. Williams, pour 350,000 $3. Une notice en recouvrement a été transmise à la Cour Supérieure de la Louisiane, présumant contre l'association. Appel ayant été interjeté à la Cour Suprême des Etats-Unis, le jugement de la cour inférieure a été maintenu et rien donc pas payé de